



Le mot du vice-président *Dr Vincent Stoffel*

Cher Frédéric,

Te souviens-tu d'une certaine nuit africaine de février 1998 où, sous les langueurs du Tropique du Cancer, nous avons voulu apporter notre propre pierre à l'édifice du développement Nord-Sud ? C'est à Kayes (se prononce «caille»), oxymore toponymique, que nous avons esquissé l'acte fondateur du PHANS dans la moite torpeur de cette cité malienne connue pour être la ville la plus chaude de la planète (en température moyenne annuelle). Te souviens-tu d'un solide motard allemand échoué à l'hôpital régional de la Première Région du Mali après avoir prématurément interrompu d'un magistral «soleil» son périple Hanovre-Abidjan ? Après l'avoir soigné, nous l'avons emmené, lui et ses trois compagnons d'infortune, au maquis du coin pour un substantiel dîner. Te souviens-tu de l'étonnement du bistrotier lorsque nos protégés ont commandé à l'identique une seconde tournée de poulet-frites ? Ralf Wagner nous fait un clin

d'œil en nous autorisant à publier la photo illustrant ce premier mot du vice-président. En effet, cher Fred, les lecteurs attentifs l'auront compris : à partir de 2008, je te cède mes fonctions de président pour devenir avec le Dr Benoît Barthelmé vice-président du PHANS. J'ai eu beaucoup de mal à te convaincre mais je suis persuadé de l'effet délétère de l'usure du pouvoir et des vertus cardinales et inattendues de l'alternance. Tu me l'as demandé : j'essayerai de rester le rédacteur en chef du Bulletin du PHANS.

Ce bulletin n° 23 représente une pierre angulaire sur notre chemin initiatique de praticiens de l'humanitaire. Frédéric, je souhaite t'y offrir le premier texte (abrégé) que j'ai commis en 1996 sur l'Afrique. Benoît nous entretiendra d'une forme particulière de lithotritie. Mais, dès la prochaine page, je te cède la place, Fred, pour un sujet d'actualité.

Merci à tous les membres du Bureau du PHANS pour ce beau et long chemin parcouru

ensemble. Merci aux membres ayant œuvré par le passé au Bureau du PHANS. Merci aux membres actuels : merci à Sophie, Marie-Rosine, Catherine, Jacques, Benoît et à toi, Frédéric.

Merci à tous les missionnaires du PHANS, expatriés pendant trois semaines à six mois au Bénin. Qu'ils soient médecins, infirmières, psychologues, techniciens ou étudiants, ils ont été les dignes intercesseurs entre nos rêves humanitaires ici et la réalité du terrain là-bas.

Merci à vous, chers lecteurs et donateurs, qui subissez ma prose logorrhéique depuis le n° 1 du Bulletin paru en juillet 2000. Il semblerait que votre calvaire ne soit pas terminé ...

Où en est le PHANS ?

Le centre de renutrition pédiatrique de Fô-Bouré a traité en décembre dernier 17 enfants pour une capacité d'accueil de 5 enfants mais étendue dans les faits à 10 enfants ! Le dispensaire d'Ina fonctionne correctement grâce à l'embauche de Melle Kossou, infirmière d'état béninoise. Melle Kossou est secondée par Melle Mensah, aide et traductrice. Le centre de renutrition d'Ina, animé par les deux jeunes femmes, reste à la traîne. Un projet de construction est pendant à Ina. Que de travail en perspective !

Le PHANS vous présente ses vœux de prospérité, de paix et de sérénité pour 2008.

Merci pour votre utile soutien financier.



«Alles Liebe und Gute im neuen Jahr 2008 !»

Il est facile de donner un tel conseil à celui qui vient de tomber. «La critique est aisée et l'art difficile» : le propos qui suit ne se voudra nullement moralisateur mais de récents événements justifient ou motivent certaines réactions. Où que l'on prétende avancer, il est des lois que (telle la gravité) l'on se doit de respecter. De plus, lorsque l'action se déroule en milieu inhabituel (et a fortiori hostile), l'analyse du terrain et la réflexion sur la trajectoire sont de mise, sinon ... la chute est inéluctable. Il serait présomptueux d'en rester au rassurant «ça n'arrive qu'aux autres» et il est des garde-fous que l'on peut et même que l'on doit mettre en place. Je vous propose ici quelques éléments auxquels il est classique d'être confrontés dans la vie d'une ONG.

La **situation géopolitique** de la région d'intervention (et l'on sait que certaines sont minées) pourra être appréhendée par la consultation de sites tels www.diplomatie.gouv.fr fournissant en quelques secondes des informations de base.

Les **habitudes socioculturelles**, souvent très différentes des nôtres, devront être étudiées. Nous avons beaucoup appris de «nos contacts locaux» : les Pères espagnols de la mission de Fô-Bouré (merci à Juan Pablo, Luis, Miguel et Fernando) ou nos collaborateurs et/ou amis béninois. Par exemple, l'orphelin au Bénin n'a, en plus de notre définition occidendo-septentrionale, pas non plus d'oncles, tantes, grands-parents ou voisins «compatissants». Considérer arbitrairement orphelin un enfant sans père ni mère sans «aller plus loin» expose à la survenue de conflits que ce soit au niveau familial ou communautaire. Par ailleurs, l'état civil en Afrique n'obéit pas à la même rigueur que «chez nous», justifiant pour certains la réalisation de tests ADN lorsqu'il s'agit d'immigration : au Bénin, l'enregistrement officiel de chaque naissance est aléatoire et beaucoup d'enfants naissent à domicile. Dans le Borgou (région du Nord Bénin), nous avons constaté que souvent la mère bariba (une des principales ethnies locales) «rechignait» à prononcer l'identité de l'enfant sans que l'on sache vraiment pourquoi. On nous a parlé de

honte, de crainte de malédiction, de reste de frayeur peut-être datant de la période de razzia des cavaliers wasangari dans les villages bariba. De telles habitudes nous ont parfois posé problème lors de l'établissement de documents tels les carnets de santé. L'existence au Bénin d'«enfants-trafiés» d'une part et d'«enfants-placés» d'autre part (les «vidomegon» <http://www.afrik.com/article13120.html> ; au statut flou proche de celui des enfants-esclaves) est un paramètre à prendre en considération lorsque l'on décide d'une hospitalisation dans un de nos centres de renutrition. S'il y a obstacle de la part d'un des responsables de l'enfant, souvent l'ancien ; il n'est pas rare que nous ayons à discuter voire à capituler.

Basée en partie sur le recueil sans cesse actualisé de ces signaux du terrain, la réflexion va essayer de répondre de manière évolutive à plusieurs questions.

Notre intervention est-elle éthique ? Un pays en difficulté n'est pas de facto un lieu de non-droit où chaque «bonne âme» peut intervenir à sa guise, s'estimant le droit sinon le devoir de le faire plus ou moins inconsciemment, illuminé par la prédication d'une ex-superstar de l'«humanitaire». Or, le droit et a fortiori le devoir d'ingérence prôné par notre «confrère» impliquent le non-respect d'un des principes fondamentaux des Nations Unies qu'est la souveraineté des Etats et ouvrent la porte au néocolonialisme. L'enregistrement officiel de notre ONG auprès des Ministères de l'Intérieur et des Affaires Etrangères (JO de la République du Bénin du 15 juin 2006) est pour nous non seulement une marque de non-ingérence et de respect mais également un gage de sécurité pour nos intervenants et collaborateurs ainsi que pour nos «bénéficiaires» par le biais de la pérennité de nos projets. En cas d'aléa thérapeutique, la défense pourrait par ailleurs être problématique sans notre enregistrement auprès de ces ministères.

Notre ONG est-elle apte à mener tel ou tel projet ? Dans certains cas, nous avons effectivement pu ou su interrompre certains projets que ce soit pour des raisons huma-

nes/relationnelles ou logistiques/matérielles.

Y a-t-il des effets latéraux à craindre ? Une activité de consultation débordante peut «assécher» le centre public voisin voire le faire dépérir et ce n'est pas le meilleur moyen d'envisager le développement. Cette recherche de conséquences voire de dégâts de notre intervention doit se situer en amont mais également en aval de notre action et nous nous devons de réfléchir selon cette optique de rétrocontrôle permanent en vue d'éventuelles corrections de trajectoire.

Une récente «affaire» relayée amplement par les media voire par nos collègues (certains craignant peut-être pour leur carrière sinon l'avenir de leur «maison») jette le **discrédit sur l'«aide humanitaire»** et ses intervenants. Certains signalent le danger de l'absence de contrôle financier extérieur pour les ONG ne gérant pas de fonds publics. Le PHANS fait partie de ces «petites ONG» car nous pensons que de tels fonds compromettent la nature non-gouvernementale d'une organisation. Cependant nos comptes ont été (gracieusement, merci Marcel-Pierre) authentifiés par un cabinet d'experts-comptables et commissaires aux comptes, cela d'ailleurs à la demande du Ministère des Affaires Etrangères ... de la République du Bénin !

Oui à la transparence éthique et financière, oui à l'initiative, non à l'aveuglement et au bricolage ! Sans pour autant être des professionnels de l'humanitaire, il nous paraît indispensable de **respecter certaines règles** de bon sens passant par l'analyse, l'intégration des données puis la réflexion au risque d'exposer les bénéficiaires de l'aide et les intervenants à bien des déboires. La bonne volonté ne suffit pas, le bon sens doit être constamment mis à l'épreuve et des formations spécialisées* existent pour se préparer à un exercice qui ne devrait plus s'improviser.

«Il est mille fois plus aisé de faire le bien, que de le bien faire» disait déjà Montesquieu ...

*Diplôme Universitaire d'Action Humanitaire de la Faculté de Médecine de Dijon (bm.bletery@wanadoo.fr)

Les femmes béninoises ont de dures conditions de vie, particulièrement en brousse. Très tôt, le père recherche un futur mari pour sa fille à peine pubère. Il espère récupérer une bonne dot et avoir une bouche de moins à nourrir. Souvent, à quinze ans, la jeune fille se retrouve mariée et mère dès seize ans. Elle est devenue une «ménagère» et aura du matin au soir à assumer de nombreuses tâches. C'est elle qui, dès l'aube, allumera le feu sur le foyer à trois pierres à l'extérieur de la case. Elle y réchauffera la bouillie d'igname ou de maïs que prendront ses enfants avant de partir à l'école et son mari avant son départ aux champs. Puis, elle balayera la cour devant sa maison, ira chercher l'eau au puits ou à la pompe, aura à porter sur la tête lors de plusieurs voyages une bassine de vingt litres d'eau. Cette eau servira à la cuisine, à la boisson et aux divers besoins de toute la famille. Elle fera aussi téter son dernier né, ira faire la lessive au marigot, devra piler l'igname (photo) dans le mortier de bois pour



Femmes pileuses d'igname

préparer la «pâte» puis cuira le repas de midi.

Si l'époux est polygame, il partage ses maigres revenus entre ses différentes femmes et le résidu suffit à peine à se nourrir et à nourrir ses enfants. Aussi la femme africaine a très souvent un métier accessoire qui lui permet d'améliorer son modeste ordinaire.

Par exemple, elle concasse du granit qu'elle transforme en gravier (photo). Son mari a détaché à



Femme casseuse de granit ou femme lithoclaste

coups de barre à mine, de marteau et de burin des blocs de granit des affleurements rocheux autour du village¹. A ses moments perdus, elle casse les cailloux selon différents calibres. Elle utilise en guise de marteau un vieux piston récupéré sur un camion moribond. Elle remplit un ancien baril (ayant contenu de l'essence) qui servira d'unité de mesure de son travail. Selon le calibre, elle mettra un à deux jours pour remplir le récipient². Un entrepreneur viendra lui acheter sa production. Il paiera deux mille CFA, environ trois euros, pour un baril plein et deux jours de travail ! Les cailloux

serviront à construire des routes ou des bâtiments en béton armé. L'argent gagné sera son argent de poche et lui permettra d'acheter quelque produit de beauté ou de se laisser tresser les cheveux chez la coiffeuse du village.

A travers le pays, on peut observer de nombreux petits métiers tenus par des femmes : vendeuse d'essence, vendeuse sur les marchés, couturière, coiffeuse, marchande de beignets devant les écoles ou aux

arrêts de bus, restauratrice ambulante ! Les femmes africaines nous montrent un bel exemple de courage et d'opiniâtreté dans leur vie d'épouses, de mères de famille nombreuse et de travailleuses.

1 La moitié nord du Bénin est un plateau surmonté de collines granitiques. La roche affleure au sommet. Tout au long de la route du Nord, on voit de nombreuses carrières artisanales où des femmes, souvent aidées de leurs enfants, cassent des cailloux, protégés du dur soleil tropical par un mauvais abri de chaume.

2 Nos amis, les pères espagnols de Fô-Bouré, ont un projet de création d'une coopérative pour acheter et mettre en fonction un concasseur mécanique afin de soulager les femmes.

Premières impressions africaines

Dr Vincent Stoffel

.../... Kayes, 40 000 habitants dont environ 40 blancs, est une des villes les plus enclavées du Mali, les plus insalubres du globe et la plus chaude de la planète (en température moyenne annuelle). Les Kayésiens disent : «Kayes n'est pas une ville mais une cocotte-minute». La

camionnette se faufile entre les autres véhicules et les nombreux piétons sur la seule voie goudronnée de la ville nous menant de la gare vers la route de Dakar. Dans la banlieue kayésienne le goudron devient piste et nous mène au quartier populaire Lafiabougou dit «du repos»,

lieu de notre résidence : maison électrifiée avec tout le confort européen ! Un petit déjeuner roboratif, un brin de toilette et nous partons visiter notre lieu de villégiature : l'hôpital régional de Kayes. Les passantes altières et fières aux visages fins, leurs corps élancés aux jointures

déliées drapés dans des boubous multicolores, nous envoient des sourires désarmants. Cette joie et cette santé contrastent avec des drames sanitaires. Des éclopés, estropiés, victimes d'accidents ou de la lèpre, claudiquent ou marchent à quatre pattes au bord des pistes. Un jeune enfant mène son père ou sa mère aveugle à l'aide d'un bâton ; symbole (au sens grec) de l'amour filial, de la victoire du jour sur la nuit*. Mais seuls les médecins en connaissent l'issue dramatique. Dans deux ou trois décennies, la nuit s'abattra définitivement sur les yeux du guide à son tour onchocerquien (affecté de cécité des rivières) et tributaire de ses enfants à son tour. Mais l'Afrique nous donne ici une magnifique leçon de dignité et de solidarité entre les générations.

Le week-end s'étire langoureusement par 15° de latitude nord. Les nuits plus fraîches (25° à 30°) invitent à la méditation. Le croissant de lune, horizontal tel un galion, brouille nos repères septentrionaux. Lundi, l'immersion dans la pathologie autochtone révèle brutalement la détresse physique et la richesse morale de nos patients. Historiquement, le Mali est le creuset de la culture arabo-berbère avec son homologue africaine : dès le Moyen-Age les noirs africains troquent l'or, la noix de kola et les esclaves contre le sel de Taoudéni et les produits méditerranéens apportés par les marchands arabes. Les dignitaires africains animistes se convertissent à l'islam. L'islam noir concerne les deux tiers de la population, l'animisme un tiers ; le christianisme reste marginal. Le Mali est une mosaïque de tolérance ethnique, religieuse et linguistique : Touareg de langue berbère, Maure d'expression arabe, Mandingue et autres ethnies noires (Peulh, Songhaï, Sarkollé, Dogon ...) aux idiomes variés !

PROJET HUMANITAIRE AFRIQUE NORD SUD

2, rue du Moulin
68780 SENTHEIM

Mèl : phans@free.fr

Web : www.phans.asso.fr

Merci d'adresser vos dons à notre
trésorier :

Dr Jacques Kaltenbach
2, rue du Moulin
68780 SENTHEIM

La langue officielle française (de l'ex-colonisateur) est enseignée à l'école, mais moins de 30 pour cent des habitants sont scolarisés. Ainsi chaque Malien parle plusieurs idiomes. Les échanges deviennent surréalistes : un blessé peulh nous raconte ses mésaventures par le biais d'un premier interprète peulh-bambara et par un de nos infirmiers, traducteur bambara-français. La communication reste surtout analogique et non verbale et se contente souvent d'un magnifique sourire malgré la misère de son porteur. Le Malien est fier dans sa souffrance : il ne va jamais mal, il va un peu ! La pathologie est profuse avec une mortalité élevée : paludisme, diarrhée, méningite, tuberculose, dénutrition ... Les consultations hospitalières sont tardives et vivent des échecs des marabouts : une dysenterie est adressée à l'hôpital après deux semaines d'errances et une semaine d'un traitement préconisé par une voisine ! Un méningitique arrive à l'hôpital le crâne rasé : le guérisseur s'est transformé en figaro pour diminuer les céphalées en faisant mieux circuler l'air dans le cerveau ... Un diarrhéique est mis à la diète hydrique ... Le lait n'est jamais bouilli ... vu le risque de réduire la lactation du génèreux caprin. La sémiologie touche à son paroxysme clinique du fait d'une longue évolution des pathologies : les très jeunes enfants impaludés nous arrivent, dans les bras de la mère ou de la co-épouse, au stade du coma profond !!! La mortalité hospitalière est donc catastrophique mais admise, avec fatalité et résignation, par les familles qui entourent leur parent pendant toute l'hospitalisation en lui proposant de la nourriture cuisinée sur place, en surveillant la perfusion, en alertant les soignants si besoin, en le réconfortant et souvent en l'accompa-

gnant (dernière découverte des pays développés) jusqu'à la mort. Les vieillards ne sont jamais abandonnés et leur disparition reste un drame : «un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle».

.../... Mes pérégrinations hospitalières s'achèvent sur une image forte. Un matin, une jeune infirmière autochtone s'active au chevet d'un enfant victime d'une méningite cérébro-spinale. La compassion, la douceur et la générosité de la soignante forcent mon admiration d'autant plus qu'elle et moi connaissons le pronostic. Quand elle laisse le petit corps, d'où la vie s'échappe, dans ce lit démesurément grand et quitte la salle ; mon regard s'accroche sur sa silhouette : la soignante porte, dans son dos, sur sa blouse, serré dans un pagne, son petit dernier qui dort paisiblement.

La dextérité des artisans traditionnels, le chaos des taxis locaux et l'imprévoyance de leurs conducteurs, la vente de l'essence au détail dans des bouteilles, les marchés colorés et bruyants, la poussière occultant le soleil en plein jour, la misère des prostituées anglophones (nigérianes) ou francophones (sénégalaises) vendant leurs charmes qui aux mineurs sud-africains qui aux mineurs maliens des mines d'or de Sadiola, les marées humaines sur les quais au départ et à l'arrivée des trains, la quiétude du piroguier traversant le fleuve, les rires des femmes lavant le linge sont autant de photographies inscrites à tout jamais dans ma mémoire.

«Je vois l'Afrique multiple et une, verticale dans la tumultueuse péripétie avec ses bourrelets, ses nodules, un peu à part, mais à portée du siècle, comme un cœur de réserve.»

Aimé Césaire

* Cette image m'inspirera plus tard une aquarelle qui deviendra le logo du PHANS.

Lectures

Africa Trek 1 par Sonia et Alexandre Poussin aux Editions Robert Laffont Pocket emmène le couple d'auteurs du Cap au Kilimandjaro pendant une formidable marche de 7 000 km du 01/01/2001 au 14/06/2002. Toison d'Or du livre d'aventures

Africa Trek 2 par Sonia et Alexandre Poussin aux Editions Robert Laffont Pocket prolonge l'aventure du Kilimandjaro au lac de Tibériade pour un trek de 7 000 km du 15/06/2002 au 16/03/2004 ou «14 000 km dans les pas de l'Homme» !

Volontaire en ONG : l'aventure ambiguë par Amina Yala aux Editions Charles Léopold Mayer.

A lire par les candidats au volontariat et à l'aide humanitaire

Film

Le chaos de Youssef Chahine Choubra, quartier cosmopolite du Caire que Hatem, policier véreux, tient d'une main de fer. Seule Nour (Lumière en français), dont Hatem s'est épris, lui tient tête. Mais Nour est amoureuse de Cherif, brillant et intègre substitut du procureur ... Une mosaïque sociologique !